

Représentations (dé)coloniales des tirailleurs sénégalais dans Des inconnus chez moi de Lucie Cousturier

VOJTĚCH ŠARŠE
UNIVERSITE CHARLES, PRAGUE

Introduction

« *Qui ouvre des voies triomphales aux héros
et traite ses Sénégalais en mercenaires,
faisant d'eux les dogues noirs de l'Empire* »¹.

Ce n'est personne d'autre que Léopold Sédar Senghor, ancien tirailleur sénégalais, poète et premier président du Sénégal, qui laisse parler ainsi son sujet lyrique, retrouvant l'histoire de ces soldats de tous les coins de l'Empire colonial français en Afrique subsaharienne. D'ailleurs, la réponse est la France. Tirailleurs sénégalais ou force noire était une partie de l'armée française, jusqu'à aujourd'hui presque inconnue du large public. Par contre, l'attention académique se porte de plus en plus sur ce thème, néanmoins elle demeure insuffisante, prenant en considération l'importance des tirailleurs sénégalais pendant les guerres mondiales et coloniales. L'exemple parlant de cet oubli ou de l'indifférence, voire du désintérêt, est l'œuvre écrite par une peintre française, Lucie Cousturier qui passe depuis longtemps inaperçue. Pendant la Grande Guerre, elle et sa famille ont rencontré ces hommes venant de loin à Fréjus. Les échanges quotidiens avec les soldats subsahariens ont changé l'opinion de Lucie Cousturier qui se révolta désormais contre l'impérialisme colonial de son pays natal².

L'engagement anticolonial de Lucie Cousturier est attaché aux histoires de tant d'hommes et de femmes qui se sont exprimés ouvertement contre le régime colonial français. Après la Grande Guerre, l'écrivaine était connue dans les cercles formés autour de Lamine Senghor (1887-1927), ancien tirailleur sénégalais et homme politique du Sénégal,

¹ L. S. Senghor, « Prière de Paix », in *Œuvres poétiques*, Paris, Seuil, 1990, p. 94.

² Dans cet article, nous travaillons entre autres avec le matériel visuel, à savoir les affiches propagandistes. Nous nous permettons de suggérer au lecteur d'aller voir les 18 photographies sur Gallica pour imaginer dès le début la réalité des tirailleurs sénégalais, comme les a rencontrés Lucie Cousturier : <https://gallica.bnf.fr/services/engine/search/sru?operation=searchRetrieve&version=1.2&query=%28galli-ca%20all%20%22tirailleurs%20s%C3%A9n%C3%A9galais%20%C3%A0%20fr%C3%A9jus%22%29&lang=fr&suggest=0>, toutes consultées le 7 septembre 2025. Il s'agit des photographies documentaires du camp de Fréjus. Nous n'avons pas pu vérifier – en raison du manque d'information – si sur les photographies, nous trouvons les soldats qui étaient les étudiants temporaires de Lucie Cousturier.

ainsi qu'un syndicaliste malien Tiemoko Garan Kouyaté (1902-1944)³. Ils dénonçaient systématiquement les maux du colonialisme et du traitement réservés aux tirailleurs sénégalais. Cette génération a été occultée quelques années plus tard par les représentants de la négritude. Lucie Cousturier était appréciée également dans les cercles littéraires de l'époque, comme par le célèbre écrivain martiniquais René Maran (1887-1960). Elle a inspiré les auteurs comme André Gide (1869-1951) qui a publié les textes anticoloniaux *Le Voyage au Congo*⁴ et *Le Retour du Tchad*⁵, ou Albert Londres (1884-1932) et son *Terre d'ébène*⁶. Des récits plus connus et reconnus aujourd'hui que ceux de la peintre.

Pourtant, la recherche approfondie dans le domaine que Lucie Cousturier aborde dans ses textes dénuce d'autres chapitres problématiques et méconnus de l'histoire de la France. Nous donnons un exemple concret pour en démontrer l'importance. Le célèbre homme politique William Merlaud-Ponty (1866-1915) était liée à l'histoire des tirailleurs. Pendant des décennies, la plus prestigieuse école coloniale française de tout l'Empire portait son nom, École normale William-Ponty, qui forma de 1903 jusqu'à 1965 les élites subsahariennes, futurs présidents, hommes politiques ou écrivains. Son engagement dans l'enracinement de l'idée de la force noire échappe à la connaissance générale. Il souhaitait en tant que gouverneur général de l'Afrique occidentale française envoyer les forces armées subsahariennes en Europe qui était en train de naître avant même l'époque de la mobilisation générale⁷. Il a devancé son époque dans son idée de déplacement imposé de ces soldats.

Dans cet article, nous nous concentrons avant tout sur le premier roman-témoignage autobiographique de Lucie Cousturier, *Des inconnus chez moi* de 1920⁸. Ce récit non-fictionnel est une représentation rare et unique de son genre de la réalité des tirailleurs sénégalais dans son époque⁹. Son autrice, narratrice et personnage, Lucie Cousturier nous donne une description riche en détails, en réflexions révoltantes, et en même temps révolutionnaires, concernant les tirailleurs sénégalais à Fréjus¹⁰. Elle suit fidèlement la transfor-

³ Nous souhaitons mentionner ici que Kouyaté imaginait déjà en 1927 une vague de décolonisation de l'Afrique subsaharienne qui produirait un État continental africain. Il était partisan du panafricanisme que l'on pourrait définir de radical. Ce projet faisait partie du programme de la Ligue de défense de la race nègre.

⁴ A. Gide, *Le voyage au Congo*, Paris, Gallimard, 1927.

⁵ A. Gide, *Le retour du Tchad*, Paris, Gallimard, 1928.

⁶ A. Londres, *Terre d'ébène*, Paris, Albert Michel, 1929.

⁷ Pour plus d'information, consulter : M. Michel, *Les Africains et la grande guerre : l'appel à l'Afrique, 1914-1918*, Paris, Karthala, 2003, p. 84 ou 249.

⁸ Nous soulignons que malgré la recherche en ligne, nous n'avons pu retrouver les noms ni des tirailleurs, ni de leurs supérieurs français. Néanmoins, nous n'avons pas pu réaliser une recherche approfondie basée sur les méthodologies historiques valables en raison du manque de moyens.

⁹ Le roman réaliste dont nous parlerons encore, *Mahmadou Fofana* de Raymond Escholier fut publié en 1928. Il existe également un texte d'un ancien tirailleur sénégalais, Bakary Diallo, intitulé *Force-Bonté*, publié en 1926. Néanmoins, il s'agit d'un texte qui célèbre la France et dont la paternité est souvent mise en question. Il se range plutôt dans la littérature coloniale, comme par exemple un autre texte qui traite l'histoire des tirailleurs sénégalais en célébrant ouvertement la métropole coloniale, *La Randonnée de Samba Diouf* des frères Tharaud, publié en 1922.

¹⁰ Nous évitons de qualifier le personnage (principal, secondaire, etc.), parce que le texte étudié n'est ni roman, ni journal intime, c'est plutôt un témoignage (presque journalistique) et une confession

mation de ses propres convictions. Ce récit dénonce plusieurs aspects de la Grande Guerre et de l'esprit français, quelques critiques paraissent inconscientes, les autres sont réellement réfléchies et ouvertement proférées. Elle ne narre pas uniquement ses expériences avec les tirailleurs sénégalais, elle leur donne la parole, elle réveille leur voix de l'oubli¹¹.

Nous porterons également un regard critique sur cet ouvrage sans perdre de vue le côté décolonisant de l'œuvre de Lucie Cousturier. Ici, nous mentionnons seulement une preuve, démontrant la pleine conscience de sa position : « Je vais quitter Bamako et j'en suis bien aisé, car je m'y ennuie à la fin. Quand je m'y promène surtout, il me semble que ma qualité d'Européenne y est trop apparente, trop prononcée et que la personnalité nègre de la ville ne l'est pas »¹². La narratrice met en question sa supériorité par rapport aux colonisés, la problématisation que systématisera la génération de premiers penseurs postcoloniaux comme Aimé Césaire (1913-2008)¹³ ou Albert Memmi (1920-2020)¹⁴. Nous questionnerons l'attitude de la narratrice envers les tirailleurs sénégalais et avant tout envers leur présence à Fréjus et dans la Grande Guerre¹⁵.

La valeur humaine des tirailleurs sénégalais avant la Grande Guerre

En 1857, avec l'accord de Napoléon III, les premiers soldats venant de la partie subsaharienne de l'Empire colonial en Afrique ont été regroupés sous la dénomination *tirailleurs sénégalais*. Cette première troupe qui comptait à peu près 500 hommes était composée de Sénégalais. Désormais, les tirailleurs sénégalais serviraient dans plusieurs conflits armés sous le drapeau français. Cette dénomination englobait les tirailleurs venant de toute l'Afrique subsaharienne française¹⁶. Ce terme est devenu en conséquence un outil colonial puissant de la généralisation et de l'homogénéisation des hommes subsahariens appartenant aux différents groupes ethniques. À partir de cette année, ces soldats parlant des langues hétérogènes furent réunis sous l'image caricaturale de sous-hommes qui balbutiaient

personnelle d'une femme faisant face à une situation nouvelle, inattendue et au début incompréhensible. En outre, dans ce travail, nous ne souhaitons ni examiner ni questionner la forme de ce récit.

¹¹ Nous prenons un exemple parlant – et nous revenons vers ce thème dans la suite de la page 228, où un tirailleur sénégalais, Damba Dia, contredit la narratrice et exprime une vérité importante : « – Il est vrai que beaucoup de Sénégalais sont morts en France, mais tout de même c'est une petite consolation pour ceux qui restent de penser qu'on a commencé, ici, à mieux les comprendre. – Il ne faut pas croire ça, Madame, puisqu'il n'y a rien du tout de changé ! – Tu t'es pourtant fait des amis français : l'institutrice de Mamers, le sergent européen qui t'expliquait la grammaire, le lieutenant Sandré, nos camarades de Saint-Tropez... – Et vous aussi ; mais ils ne sont pas beaucoup de Français, quand même, qui regardent les Sénégalais ». C'est une assertion claire et basée sur l'expérience personnelle de Dia.

¹² L. Cousturier, *Mon ami Soumaré, laptot*, Paris, F. Rieder et Cie, 1925, p. 41-42.

¹³ A. Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Réclame, 1950.

¹⁴ A. Memmi, *Portrait du colonisé, précédé du portrait du colonisateur*, Paris, Buchet/Chastel, 1957.

¹⁵ Ici, il faut souligner que la narratrice ne mentionne pas les rapports coloniaux entre elle et les tirailleurs. Elle ne parle pas du tout du colonialisme. Nous utilisons ce terme, parce qu'inévitablement les tirailleurs sénégalais sont issus des diverses colonies de l'Empire colonial français en Afrique.

¹⁶ M. Meyer-Hilfigerm, « Tirailleurs sénégalais, la guerre loin de chez soi », *National Geographic*, 2023. Accessible en ligne : <https://www.nationalgeographic.fr/histoire/guerres-mondiales-tirailleurs-senegalais-la-guerre-loin-de-chez-soi> (téléchargé le 4 septembre 2025).

quelques mots simples en français et étaient heureux de protéger leur mère-patrie contre ses ennemis.

En 1910, Charles Emmanuel Marie Mangin (1866-1925) théorise et enracine l'idée de l'armée dite noire dans l'esprit militaire français de l'époque. C'est lui, général français, qui établit l'idée de l'Afrique française en tant que source presque illimitée de soldats dans son livre *La force noire* : « [...] la création d'une armée africaine, dont le camp serait en Algérie et le réservoir en Afrique occidentale. La présence de telles forces serait pour les colons français un gage de sécurité absolue [...] »¹⁷. La vision de Mangin est claire et nette. Cette « armée africaine » sera sous la domination de la France et servira comme une masse protectrice des Français. Mangin n'était pas juste un théoricien militaire, il soutenait également le racisme scientifique qui se propageait dès le XIX^e siècle dans les pays occidentaux. Il était persuadé – et il n'était pas le seul – de l'existence de plusieurs races et que chacune possédait des caractéristiques particulières. Il présentait cette idée comme la clé de la compréhension des tirailleurs sénégalais :

« L'appréhension pour l'avenir de la race française est de celles-là. Puisque nous conservons les soldats noirs en Afrique occidentale et en Algérie, aucun mélange de sang ne peut se produire avec nos nationaux. Et un mélange avec les populations indigènes de l'Algérie, s'il a lieu, ne peut être qu'avantageux pour la population berbère du Maroc, à laquelle les éléments noirs se sont mélangés dans de fortes proportions, présente des qualités d'endurance, de travail et de ténacité supérieures à celles des populations de l'Algérie et de la Tunisie »¹⁸.

L'idée de la supériorité de la « race française », autrement dit de la nation française, est évidente. *La force noire* a engendré avant la Grande Guerre l'image du tirailleur sénégalais en tant qu'être inférieur prêt à être sacrifié sur ordre pour le bien de la France coloniale.

Et effectivement, entre 140 000¹⁹ et 200 000²⁰ soldats subsahariens ont lutté et sont morts pour la France pendant la Grande Guerre, conflit qui ne les concernait pas. Pour les récompenser, la France leur a promis la citoyenneté française, promesse qui dans l'écrasante totalité de cas n'était pas tenue²¹. La mémoire des tirailleurs sénégalais fut largement occultée ou même blâmée. Dans les années vingt, après la Grande Guerre, la Force noire était surnommée la honte noire par la propagande allemande. La racialisation des tirailleurs sénégalais est ainsi allée plus loin : leur présence signifiait la décadence du peuple français. Nous parlerons de cet aspect dans le sous-chapitre suivant. En ce qui concerne l'occultation, un seul exemple concret est ici apporté : le dernier tirailleur sénégalais, vétéran de la Grande Guerre, Abdoulaye N'Diaye, né en 1894, meurt en 1998. Ses témoignages ne sont

¹⁷ Ch. Mangin, *La force noire*, Paris, Hachette, 1910, p. 101.

¹⁸ *Ibid.*, p. 319-320.

¹⁹ J. Lunn, « Remembering the Tirailleurs Sénégalais and the Great War: Oral History as a Methodology of Inclusion in French Colonial Studies », *French Colonial History*, Vol. 10 (2009), p. 125-149 (125).

²⁰ Site officiel du Musée de la Grande Guerre : <https://www.museedelagrandeguerre.com/histoire-grande-guerre/tirailleurs-senegalais/> (téléchargé le 2 septembre 2025).

²¹ Voir l'affaire Blaise Diagne : M. Michel, « René Maran et Blaise Diagne : deux négritudes républicaines », *Présence africaine*, n° 187/188 (2013), p. 153-166.

que peu nombreux²². Que signifie ce silence ? La volonté de museler les voix qui auraient pu potentiellement créer la mémoire collective concernant les tirailleurs sénégalais ?

L'existence des tirailleurs sénégalais a produit toute une série de termes qui survivent aux tirailleurs eux-mêmes. Ici, nous voudrions en mentionner un seul : *bamboula*. Selon le Centre national de ressources textuelles et lexicales ce terme a deux sens concrets : « tambour primitif en usage dans certaines tribus d'Afrique Noire » et « danse exécutée au son de cet instrument ; p. ex., danse primitive et violente »²³. Il est évident qu'au niveau sémantique ce terme est péjoratif : « primitif » et « violent » sont des adjectifs qui s'opposent à la définition de la civilisation évoluée de l'Occident. Le CNRTL nous donne encore une définition abstraite : « Arg. "Nègre" (Lar. 20e) ; "tirailleur sénégalais" (Esn. Poilu 1919) ». Il est ainsi clair que cette dénomination est étroitement liée au racisme colonial de l'époque de la Grande Guerre qui est également présent dans le récit de Lucie Cousturier. Le mari de la narratrice « Jean obtient grand succès auprès de lui [Baïdi, un des tirailleurs] quand il parle de l'influence des Sénégalais sur la cuisine français, à propos de mes pommes de terre calcinées »²⁴. Le racisme dans cette comparaison est palpable et impose à Baïdi l'intériorisation de son statut inférieur.

Cependant, l'histoire des tirailleurs sénégalais suscite quelques critiques rares de la République française, par exemple : « [...] le retour des combattants coloniaux du front, et notamment les tirailleurs sénégalais qui réclament sans succès leurs primes et soldes depuis des semaines en métropole et dans les ports, déclenche de nouveau un vent de critiques en métropole et en AOF-AEF »²⁵. Lucie Cousturier critiqua également dans ses textes ultérieurs ce problème grave de l'oubli systématique du paiement des soldes des soldats subsahariens. En conclusion, la nation qui a fait un appel obligatoire aux tirailleurs sénégalais afin qu'ils viennent mourir pour une cause qui leur est étrangère, n'honorait ni ses promesses ni leurs sacrifices. Dans la suite de cet article, nous approfondirons l'image des tirailleurs sénégalais propagée dans le grand public, ainsi que sa place dans le texte de Lucie Cousturier.

²² Sur youtube, deux sont disponibles, d'une durée de trois minutes, ils sont réalisés par France Culture, https://www.youtube.com/watch?v=69CMx_dMSYI et par TV5MONDE, <https://www.youtube.com/watch?v=V6H2ogxPGik> (téléchargés le 3 septembre 2025). Ensuite, nous avons trouvé quelques articles, où la parole d'Abdoulaye N'Diaye est citée en extraits, par exemple : B. Breuillac, « Le dernier tirailleur sénégalais. Rescapé de Verdun, Abdoulaye N'Diaye, 104 ans, va être décoré », *Libération*, le 11 novembre 1998, accessible en ligne : https://www.liberation.fr/evenement/1998/11/11/le-dernier-tirailleur-senegalais-rescape-de-verdun-abdoulaye-n-diaye-104-ans-va-etre-decore_253181/ (téléchargé le 3 septembre 2025).

²³ L'explication est accessible sur : <https://www.cnrtl.fr/definition/bamboula> (téléchargé le 8 septembre 2025).

²⁴ L. Cousturier, *Des inconnus chez moi*, Paris, Éditions de la Sirène, 1920, p. 82.

²⁵ P. Blanchard – N. Bancel – S. Lemaire, *Décolonisations françaises. La chute d'un empire*, Paris, Éditions de La Martinière, 2020, p. 28. Pour plus d'information sur ce sujet : A. Cousin, *Retour tragique des troupes coloniales : Morlaix-Dakar, 1944*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Propagandes liées au phénomène des tirailleurs sénégalais à la Grande Guerre

*« Vous leur permettez de se reposer très souvent, n'est-ce pas ?
Ces cerveaux rudimentaires ne sauraient s'attacher longtemps à une même idée »²⁶.*

Telles sont les paroles proférées par un médecin-major de l'hôpital des tirailleurs sénégalais à Fréjus. Il souligne le préjugé répandu depuis l'époque esclavagiste, à savoir le manque d'intellect chez les Africains. La citation indique clairement la marginalisation des tirailleurs sénégalais par rapport aux autres. La dimension de sous-homme attribuée aux Subsahariens, véritable excuse générale pour la traite noire, était la base de l'imaginaire collectif. Il fallait tout simplement justifier la possibilité de posséder un autre être humain. Bien entendu, dans le contexte de la force noire, la même idée était répandue pour excuser l'utilisation des soldats subsahariens – qui dans majorité de cas n'étaient pas des soldats – dans un conflit qui se déroulait sur un autre continent. La propagande de l'époque englobait automatiquement cette hypothèse, soit un manque d'intelligence qui infériorisait les tirailleurs sénégalais. La propagande de l'époque – répandue en Europe de l'Ouest – reproduisait, peu importe sa provenance, les stéréotypes et les préjugés réduisant l'humanité des tirailleurs sénégalais en leur attribuant des caractéristiques barbares et primitives.

Pour expliquer comment cette propagande pouvait influencer la compréhension et l'appréhension des tirailleurs sénégalais, nous utiliserons six exemples des affiches propagandistes de différents auteurs et de différentes provenances, datant des années de la Grande Guerre²⁷. Bien entendu, il est possible d'en trouver beaucoup plus en ligne. Pour cela, nous avons choisi les affiches connues et évocatrices dans la société française de l'époque. Nous avons numéroté les affiches de 1 à 6 afin de systématiser l'orientation de notre analyse, il n'y a ni chronologie temporelle ni échelle d'importance.

Sur ces affiches, nous trouvons toujours au moins un trait qui dévalorise le tirailleur sénégalais en tant que soldat et en tant qu'homme : commençons avec l'affiche n° 6. Au premier abord, le tirailleur sénégalais ressemble à un soldat ordinaire. Il porte un signe distinctif réservé aux tirailleurs sénégalais, à savoir la chéchia rouge. Il représente par sa posture droite militaire l'honneur de l'armée française avec son regard romantique au loin. Néanmoins, il y a un détail frappant, puisque le soldat est pieds nus, déchaussé. Ainsi, il est dépourvu d'une partie importante de l'uniforme pour une raison qui n'est ni expliquée ni sous-entendue, comme inhérente au tirailleur sénégalais. Cette caractéristique les distingue des autres soldats. De manière similaire, l'affiche n° 5, représentant un tirailleur sénégalais qui célèbre une victoire, mais dont le visage est clairement déshumanisé. Les yeux sont morbideusement écarquillés et sa bouche largement ouverte, deux traits parmi les plus caricaturés chez les tirailleurs sénégalais, mais ce qui dérange davantage son allure humaine ce

²⁶ Cousturier, *Des inconnus chez moi, op.cit.*, p. 62.

²⁷ (1) <https://histoire-image.org/etudes/tirailleurs-senegalais-grande-guerre> ; (2) <https://histoire-image.org/etudes/y-bon-banania> ; (3) <https://histoire-image.org/etudes/caricature-propagande> ; (4) https://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/rire_rouge1917/0081/image.info ; (5) <https://histoire-image.org/etudes/troupes-coloniales-francaises> ; (6) <https://www.meisterdrucke.fr/fine-art-prints/French-School/967409/Un-tirailleur-s%C3%A9n%C3%A9galais-en-Afrique-fran%C3%A7aise.html> (téléchargé le 11 septembre 2025).

sont les manches déchirées qui lui prête une physionomie démonisée²⁸. Dans les deux cas, il s'agit de détails qui sont pourtant distinctifs.

Si nous mettons de côté ce physique revisité, plutôt dégradé, prenons l'exemple de l'affiche n° 4, la une de *Rire Rouge* du 17 février 1917, où nous voyons général Mangin qui mène les tirailleurs sénégalais à l'assaut. Il n'est pas nécessaire de commenter l'animalisation de leurs visages par rapport au visage de Mangin. Au premier plan, il tient son fusil comme s'il portait une lance ; la crosse en constitue la pointe et le canon la hampe, d'une manière inappropriée pour une arme à feu. Son incapacité à maîtriser un outil moderne est mise en évidence. Ensuite, les affiches n° 1 et n° 2 reprennent le sourire de tirailleurs sénégalais exagérément abêtissant, les deux publiées en 1915. Nous voyons un tirailleur sénégalais qui est en train de manger en souriant d'une manière enfantine. Leur visage est dominé par les dents blanches. Ce festin comique ne correspond pas à la situation. L'homme se trouvant sur la deuxième affiche, provenant de la célèbre marque Banania²⁹, s'inscrit dans la perception des tirailleurs sénégalais comme des grands enfants qui ne comprennent pas la situation³⁰. Sur la première affiche, la bataille se déroule nettement autour de l'homme en train de manger, alors que sur la deuxième affiche le fait de consommer le produit de Banania contraste avec le fusil à ses pieds. L'homme de la deuxième affiche s'éternise comme *L'ami Y'a bon*.

Et finalement, l'affiche n° 3, la une de la revue allemande *Kladderadatsch*, publiée le 23 juillet 1916. Il s'agit de la caricature violente et excessivement stéréotypée qui déshumanise à travers plusieurs préjugés. La caricature s'attaque à plusieurs niveaux à son humanité, remise en question d'une manière brutale. L'image dégrade ses traits humains : lèvres comiquement gonflées, membres démesurément longs et grands, accessoires liés non seulement au barbarisme – plusieurs amulettes –, mais aussi au cannibalisme, tels que le crâne attaché à la taille ou encore la position du corps qui ressemble à une danse sauvage ou rituelle. La propagande allemande de cette époque attaque ici la moralité de l'armée française et de la France, elle tente d'animaliser cette partie de l'armée française pour souligner la dépravation et la perversité de l'État français d'utiliser ces sous-hommes.

Nous venons de démontrer comment la propagande visuelle, nombreuse et dense provenant de plusieurs pays européens, a pu influencer l'image des tirailleurs sénégalais auprès du grand public. Au cours de nos recherches, nous n'avons trouvé aucune affiche glorifiant l'image de ce soldat particulier. Chacune d'elle stigmatise le tirailleur sénégalais, l'infantilise, l'animalise ou le démonise. Elle met en évidence ses ressemblances prétendues avec des singes pour le marginaliser par rapport aux soldats blancs ou la race blanche. Cette distanciation sert – dans l'écrasante majorité de cas – à excuser l'exploitation excessive des soldats subsahariens. Dans les sous-chapitres suivants, nous montrerons comment cet imaginaire enraciné a influencé la vision de Lucie Cousturier.

²⁸ Nous ne parlons pas du tirailleur qui est au second plan et qui sourit d'une manière maniaque.

²⁹ Jusqu'à aujourd'hui, les produits de Banania portent une image d'un garçon à la peau foncée portant la chéchia facilement reconnaissable.

³⁰ Il y a un court-métrage du réalisateur franco-algérien, Rachid Bouchareb, sorti en 2004, *L'ami y'a bon*, qui reprend l'histoire de cette affiche de Banania et raconte en 8 minutes l'histoire du massacre de Thiaroye. Accessible : <https://www.youtube.com/watch?v=buqlH2Sblak> (téléchargé le 3 septembre 2025).

Lucie Cousturier, la première femme dans la lutte anticoloniale ?

« J'ai mêlé pendant trois années mes rires et mes larmes avec ceux des noirs et je serais flattée de pouvoir dire que les miens ressemblent aux leurs »³¹.

Qui était l'écrivaine qui a pu et voulu écrire cette phrase en 1920 en France, ancien pays esclavagiste, pays colonisateur qui n'hésitait pas à sacrifier en masse les soldats d'un autre continent ? Lucie Cousturier (1876-1925), peintre, romancière et activiste engagée dans le mouvement anticolonial, a connu à Fréjus quelques dizaines, peut-être une centaine de tirailleurs sénégalais qui ont tous laissé une trace importante dans sa vie et avant tout dans sa conscience. Inutile de raconter la vie de Lucie Cousturier, d'autres l'ont fait en détail. Il existe par exemple un ouvrage collectif, publié en marge d'un colloque tenu à Fréjus en 2009, à la teneur plus descriptive que critique³². De reste, dans tous les textes traitant de Lucie Cousturier que nous avons pu consulter, les chercheurs et les chercheuses parlent avec admiration de la peintre, comme en témoigne l'attitude suivante, dénudée de toute critique³³ :

« Il y a bien sûr quelques belles exceptions dans cette institution d'un charabia codifié ; citons-en deux exemples : celui de Lucie Couturier qui assurait chez elle, à proximité des camps de Fréjus, des cours d'alphabétisation et retrace avec chaleur dans *Des inconnus chez moi* [...] cette expérience, en s'insurgeant contre le racisme ambiant »³⁴.

Par le camp de Fréjus où se trouve un de rares monuments dédiés aux tirailleurs sénégalais de la Grande Guerre³⁵ et où a séjourné la famille de Cousturier pendant la guerre 14-18 et où ont été logés entre 30 à 40 000 tirailleurs sénégalais³⁶. Elle est devenue par sa propre décision l'enseignante de langue française pour quelques-uns de ces tirailleurs, décision qui s'est transformée en une prise de conscience importante. De cette manière, elle a brisé la glace de son époque et a commencé à « découvrir » le côté humain chez les tirailleurs sénégalais qui était jusqu'ici systématiquement occulté par la propagande.

³¹ Cousturier, *Des inconnus chez moi*, *op.cit.*, p. 135.

³² R. Little (éd.), *Lucie Cousturier, les tirailleurs sénégalais et la question coloniale*, Paris, L'Harmattan, 2009 – Actes du colloque tenu à Fréjus. Déjà dans l'introduction à la page 7, l'éditeur de l'ouvrage du livre écrit ceci à propos de l'œuvre de Cousturier : « [...] ouvrage capital pour une meilleure compréhension de ce que peut être l'ouverture vers l'autre, très précisément celle qui nous révèle l'humanité commune partagée entre les tirailleurs et Lucie Cousturier ».

³³ Nous présentons ici deux exemples évocateurs qui célèbrent le récit et l'autrice : R. Little – R. Maran, « René Maran on Lucie Cousturier, a Champion of Racial Understanding », *Research in African Literatures*, 34/1 (2003), p. 126-136 et J.-M. Volet, « Lucie Cousturier et les "Tirailleurs sénégalais" de la Grande Guerre : histoire d'une rencontre », *Essays in French Literature and Culture*, 51 (2014), p. 37-55.

³⁴ J.-L. Saletes, « Les tirailleurs sénégalais dans la Grande Guerre et la codification d'un racisme ordinaire », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 244 (2011), p. 129-140.

³⁵ Image accessible ici : <https://www.web-croqueur.fr/memorial-de-larmee-noire/> (téléchargé le 7 septembre 2025).

³⁶ Little (éd.), *Lucie Cousturier...*, *op.cit.*, p. 7. Le camp de l'hivernage pour les tirailleurs sénégalais à Fréjus était le plus importants de tous. Saletes, « Les tirailleurs sénégalais... », *op.cit.*, p. 136.

Il est évident que cette expérience révélatrice a agit comme une prise de conscience pour Lucie Cousturier. Après la guerre, elle a décidé de voyager en Afrique française pour lutter contre les injustices coloniales. Suite à ce voyage, elle a publié trois récits autobiographiques, ou journaux de voyage non-fictionnels, dans lesquels elle raconte ses expériences³⁷. Son voyage est traité en détail dans deux articles académiques³⁸. Elle a écrit pour *Le Paria*, journal de l'Union intercoloniale, fondé entre autres par Lamine Senghor³⁹. Après sa mort, cette génération d'activistes anticoloniaux célébraient cette écrivaine française : « cette grande et noble amie de la race nègre »⁴⁰ ou « notre très regrettée et grande amie »⁴¹. À notre connaissance, il n'y avait aucun autre Européen autant admiré par ces cercles radicaux.

Probablement pour ces raisons, Lucie Cousturier continue d'être protégée de toute critique. On relève son intervention humanitaire et impartiale auprès des peuples colonisés, ce qui est sans doute mérité. Ici, nous souhaiterions montrer un autre et dernier exemple de cette protection. Entre 1921 et 1924, elle a créé une peinture intitulée *Le nègre écrivain* qui représente un tirailleur sénégalais assis, concentré sur l'écriture. En conséquence, elle a peint la réalité que personne ne connaissait à l'époque à cause de la propagande : un tirailleur sénégalais qui a des traits entièrement humains et consacré à une activité intellectuelle. Dans ses textes, Lucie Cousturier utilise régulièrement ce mot problématique à cause de son histoire, pourtant sans essayer d'insulter qui que ce soit. Le Ministère de la Culture sur son site a modifié⁴² le titre de la peinture susmentionnée en la renommant *Tirailleur sénégalais écrivain*. Le mot problématique disparaît, remplacé par le nom plus concret qui souligne la rencontre de la peintre avec les soldats étrangers.

Dans les sous-chapitres suivants, nous ne souhaitons pas détruire l'image bienfaitrice de Lucie Cousturier, nous problématiserons quelques aspects de son écriture, pour prouver que son imaginaire était largement contaminé par la propagande qu'elle transmettait dans ses récits.

La présence des tirailleurs sénégalais non-problématisée

Le premier aspect que nous déconstruirons est l'absence totale de l'interrogation critique par rapport à la présence des tirailleurs sénégalais à Fréjus et plus généralement dans la Grande Guerre. Il est vrai que la narratrice pleure la mort des tirailleurs à chaque fois qu'elle dispose d'une nouvelle information, mais elle n'exige pas la justification de la création de la force noire. D'ailleurs, elle ne problématisé non plus le nombre élevé des

³⁷ L. Cousturier, *La forêt du Haut-Niger*. Paris, Les Cahiers d'aujourd'hui, 1923 ; L. Cousturier, *Mes inconnus chez eux, mon amie Fatou, citadine*. Paris, F. Rieder et Cie, 1925 ; L. Cousturier, *Mon ami Soumaré, laptot*, Paris, F. Rieder et Cie, 1925.

³⁸ E. A. Brière, « Lucie Cousturier en Afrique. Traverser l'écran colonial androcentriste », in *Africana. Figures de femmes et formes de pouvoir*, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 177–198. ; G. Khabarovskiy, « The pervasiveness of colonial identity in Lucie Cousturier's travels to West Africa », *Studies in Travel Writing*, 22/2 (2018), p. 162–179.

³⁹ Lamine Senghor meurt – à cause des conséquences du gaz – à Fréjus.

⁴⁰ *La Voix des Nègres*, n° 2, Paris, 1927, p. 1.

⁴¹ *La Race Nègre*, n° 5, Paris, 1928, p. 1.

⁴² Accessible ici : <https://pop.culture.gouv.fr/notice/joconde/M0941000079> (téléchargé le 9 septembre 2025).

tirailleurs morts pour la France. Elle compatit avec la souffrance des tirailleurs, elle se désolé sincèrement pour leur destin, néanmoins elle ne met ni explicitement ni implicitement en question cette entreprise militaire coloniale, ce qui donne inévitablement l'impression que tout cela est justifié automatiquement par la position dominante de la France dans son empire. Il semble que la narratrice ne proteste pas contre les décrets humiliants, à l'image du suivant : « Tous les militaires indigènes de l'Afrique Occidentale française peuvent en toutes circonstances être désignés pour continuer leur service en dehors du territoire de la colonie »⁴³. Il s'agit d'un décret qui chosifie⁴⁴ les colonisés en les transformant en un outil de guerre utilisable à n'importe quel moment et transférable partout.

Néanmoins, l'officier Sandré, un des personnages secondaires qui est l'un des rares Français à jouer un rôle dans le récit, en dehors de la famille de la narratrice, critique ouvertement le comportement de la France envers les tirailleurs :

« – Pourquoi les ennuie-t-il tout l'hiver, ces braves garçons, à faire l'exercice, les marches, le tir ? C'est bon pour les jeunes recrues. [...] ils ne sont pas sensibles au froid, mais ici ils ne sont bon à rien. Les Sénégalais, à Saint-Raphaël, n'ont pas besoin de cadres ! Pourquoi ne les y laisse-t-on tranquilles, tous ces pauvres gens ? Et confidentiellement, il ajoute encore : – Au fond, je ne sais pas pourquoi on ne les a pas laissés chez eux ; car enfin, je suis bien embarrassé quand il faut que je leur explique pourquoi ils sont ici. Pour défendre qui ? Leurs bienfaiteurs ? »⁴⁵

Le dernier mot est prononcé avec ironie. En conséquence, la narratrice a été familiarisée avec ce questionnement essentiel par rapport aux tirailleurs sénégalais sans le problématiser, l'approfondir ou le développer. La narratrice s'en distancie consciemment ou inconsciemment. Elle l'évite comme si elle partageait des opinions racistes et suprémacistes transmises par le déjà mentionné Mangin : « Il semble en effet naturel d'utiliser les ressources militaires de nos colonies par le procédé le plus approprié à notre état et à notre politique, ainsi que l'ont fait avant nous tous les peuples colonisateurs, et en particulier nos maîtres les Romains »⁴⁶. En conséquence, il paraît que la narratrice n'est pas encore ouverte à l'idée de l'égalité entre les peuples. Elle semble faire partie des cercles intellectuels français à l'esprit ouvert, mais encore nourris des textes du siècle précédent prônant le racisme scientifique.

En 1928, Raymond Escholier (1882-1971) a publié un texte – similaire à celui de Lucie Cousturier témoignant de son histoire personnelle avec les tirailleurs sénégalais – *Mahmadou Fofana*, où le narrateur a exprimé dès le début ce doute de haute importance : « De quel droit, au nom de supposés bienfaits civilisateurs que nous leur apportons, demandons-nous aux Africains de donner leur vie pour des causes qui ne sont pas les leurs ? »⁴⁷ Le narrateur, étant adjudant de la Grande Guerre et journaliste militaire, formule clairement la critique

⁴³ Décret portant sur la réorganisation du recrutement des troupes indigènes de race noire et de leurs réserves en Afrique Occidentale française. 7 février 1912, Article 5.

⁴⁴ Terme utilisé pour la première fois par Aimé Césaire dans le déjà mentionné *Discours sur le colonialisme*.

⁴⁵ Cousturier, *Des inconnus chez moi*, op.cit., p. 45-46.

⁴⁶ Mangin, *La force noire*, op.cit., p. 93.

⁴⁷ R. Escholier, *Mahmadou Fofana*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 15.

décoloniale concernant l'existence de la force noire et de sa déterritorialisation aliénante. Néanmoins, il semble que ce récit non-fictionnel attire encore moins d'attention académique que le récit de Lucie Cousturier⁴⁸. Les deux textes demeurent marginalisés.

Racisme enraciné⁴⁹

« Mais que voulez-vous, Madame, c'est pas longtemps, en France, qu'un Sénégalais il peut rester content dans son cœur »⁵⁰.

Dit un des tirailleurs, Damba Dia, à la narratrice soulignant la solitude, la mélancolie et le sentiment de perte d'un colonisé dans le pays colonisateur – d'ailleurs un thème qui va préoccuper trois décennies plus tard les écrivains subsahariens anticoloniaux de la génération du Sénégalais Ousmane Sembène (1923-2007). Cette phrase prononcée en 1918 résonne d'une manière intertextuelle avec deux vers d'un célèbre poème *La trahison*, écrit par le poète haïtien Léon Laleau (1892-1979) : « D'appriivoiser, avec des mots de France, / ce cœur qui m'est venu du Sénégal ? »⁵¹. Le sujet lyrique exprime le même déchirement intérieur causé par le dépaysement, dans ce cas linguistique. Dans ce sous-chapitre, nous développerons le thème de l'impossibilité de l'intégration égalitaire des tirailleurs sénégalais dans l'espace français.

Comme nous l'avons déjà affirmé, le texte de Lucie Cousturier est incontestablement un tournant important dans la compréhension de « l'Autre » dans l'histoire littéraire de la France⁵². Pourtant, c'est une œuvre qui doit être problématisée et déconstruite dans l'époque des théories et des pensées décoloniales pour mieux saisir son influence potentielle. Nous avons déjà analysé l'absence du point de vue critique de la narratrice sur la présence des tirailleurs sur le sol français. Ce dépaysement est considéré naturel dans les relations dominant-dominé. Un autre aspect, sous forme d'un procédé littéraire, est l'infantilisation des tirailleurs sénégalais, ce que nous avons déjà identifié comme une des tendances stigmatisantes de la propagande de l'époque.

La narratrice se met rapidement dans la peau de la vraie enseignante et adopte cette mission civilisatrice basée sur l'apprentissage de la langue française⁵³. Elle considère ces sol-

⁴⁸ Nous n'avons trouvé qu'un article académique récent qui compare Escholier et Cousturier dans leur description des tirailleurs sénégalais. Nous reparlerons de cette article dans le sous-chapitre suivant.

⁴⁹ Nous ne nous arrêtons pas sur l'utilisation fréquente de la dénomination péjorative « nègre ». Souvent, la narratrice ainsi parle de ses soi-disant étudiants. Il est évident qu'à cette époque ce terme, déjà raciste, était profondément infiltré dans l'imaginaire sur le Subsaharien quelconque. Lucie Cousturier utilise ce terme dans tous ses textes sans faire différence entre noir, africain ou « nègre ». Évidemment, le terme subsaharien n'apparaît pas du tout pour une raison simple : il n'a été popularisé qu'après les indépendances.

⁵⁰ Cousturier, *Des inconnus chez moi*, op.cit., p. 237.

⁵¹ L. Laleau, « La trahison », in *Musique nègre*, Port-au-Prince, Impr. de l'État, à compte d'auteur, 1931, page inconnue.

⁵² Il faut se poser la question sur la réception de cette œuvre, néanmoins ce n'est pas le but de cet article. Nous voulons simplement souligner que la littérature secondaire sur *Des inconnus chez moi* est presque inexistante.

⁵³ Lucie Cousturier ne commente jamais les habitudes des tirailleurs sénégalais en dehors de sa classe. Elle critique leur incapacité de tenir un stylo par exemple, mais ne tente jamais de leur imposer la culture française.

dates comme ses étudiants, elle les appelle « grands garçons »⁵⁴ ou « orphelins »⁵⁵. En ce qui concerne le premier terme, il s'agit d'une expression courante dans la langue parlée et dans les interactions enseignant-étudiant. Dans cette situation, il est nécessaire de prendre en considération le contexte colonial et l'image dégradante que la narratrice nourrit avec son discours. De plus, dans quelques passages, la narratrice donne une description inutilement euphémisée des tirailleurs : « L'uniforme d'Ahmed me semble léger comme celui d'une écolière »⁵⁶. Il est difficile d'imaginer l'uniforme d'un soldat de la Grande Guerre pendant l'hiver avec cette caractéristique particulièrement non-militaire. De la même façon, le soldat sans chaussures – que nous avons vu dans le sous-chapitre sur la propagande – est inconcevable. Dans le cas du deuxième terme, la signification dépend de l'intention. Elle l'emploie pour souligner le fait que les tirailleurs sénégalais ont été forcés à quitter leur terre natale. Pourtant, comme nous l'avons déjà souligné, elle ne questionne pas davantage cette réalité disloquée. Elle la nomme sans en rendre visible les raisons. En conséquence, l'énergie anticoloniale est incomplète.

Comme nous l'avons déjà souligné, le récit suit la transformation de l'esprit de la narratrice et de son attitude – cette transformation se réalise grâce à la distance temporelle que la narratrice pouvait prendre comme en témoigne cette citation⁵⁷ : « Je me rendrai bientôt compte qu'il est absurde de traiter des soldats de la guerre 1914-18 comme des jeunes gens qui commencent une paisible année scolaire »⁵⁸. Il est évident que dans cet extrait la narratrice qui a connu le déroulement et la fin de la Grande Guerre comprend plus profondément l'engagement des tirailleurs sénégalais que le personnage de Lucie Cousturier de la diérèse qui est en train de vivre la guerre et la présence des soldats étrangers. Au départ du récit, ces soldats sont appelés « envahisseurs »⁵⁹ et la narratrice pleure l'abattage de deux de ses oliviers pour que le camp de tirailleurs puisse être construit. En conséquence, vu la propagande, le racisme et la peur de la différence, ces hommes venus pour se battre pour la France sont appelés par cette Française « sauvages »⁶⁰ ou « barbares »⁶¹, ce qui illustre l'incorporation des préjugés transmis massivement et systématiquement dans la société françaises. Ils ne deviennent des hommes qu'au moment où ils commencent à apprendre la langue française avec la narratrice. Il est visible que le pouvoir de la langue française à civiliser est reproduit et perpétué par Lucie Cousturier, qui a pourtant les meilleures intentions. Il est impossible d'échapper dans cette époque au système colonial et à ses processus aliénants basés sur l'idée de la domination et la hiérarchisation sociale.

⁵⁴ Cousturier, *Des inconnus chez moi, op.cit.*, p. 19. Ce n'est qu'un exemple, cette expression est utilisée à plusieurs reprises.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 24. Ce terme est également employé dans d'autres passages.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 281.

⁵⁷ Les événements du récit se déroulent avant tout entre 1916 et 1918 et le personnage de Lucie Cousturier n'a pas d'accès à des informations sur les activités des tirailleurs sénégalais, tandis que le livre est publié en 1920 où en général, le public dispose d'un accès à un certain nombre de bilans. En conséquence, il s'agit des souvenirs authentiques, mais écrits avec un certain décalage temporel.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 107.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 11.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 12.

⁶¹ *Ibid.*, p. 13.

Malgré cette transformation, tout au long du roman, le lecteur remarque les manifestations caractéristiques de ce système et de ses valeurs chez les Cousturier. Ils prononcent des questions déshonorantes par leur naïveté qui dégrade la situation des soldats en les traitant comme simples et médiocres. Il s'agit par exemple d'une question que l'on ne poserait jamais à un soldat dit régulier, à savoir : « tu n'aimes pas la guerre ? »⁶². Prenant en considération la situation des tirailleurs sénégalais cette question ne peut pas englober leur réalité, vu que bonne partie de tirailleurs sénégalais ne savaient même pas où ils étaient et pourquoi – comme nous avons pu le lire dans le discours de Sandré, cité précédemment. Cette question traduit le niveau intellectuel et spirituel inférieur des tirailleurs sénégalais.

De la même manière le dialogue entre un tirailleur sénégalais et la narratrice, où elle exprime l'indignation probablement prétendue concernant le départ des tirailleurs sur le front met l'interlocuteur dans la situation où il doit démentir une accusation ridicule :

« – Alors Baynik, lui dis-je, c'est moi seulement qui suis triste de voir partir mes élèves au front ; c'est moi seulement qui ai peur qu'on les fasse mourir à la guerre. Mais eux sont tous contents de changer de place. [...] – Non, moi y a pas tranquille, y a personne tranquille, y a personne content pour aller au front. – Moi je crois que si, Baynik. Je crois que tous les officiers sont contents de gagner des galons nouveaux, je crois que tes amis sergents sont contents de tuer des Boches pour devenir adjudants, et les caporaux pour devenir sergents. – Non, eux y a pas contents ! »⁶³

Le tirailleur est forcé d'expliquer une réalité évidente et à persuader la narratrice de quelque chose qui ne devrait pas susciter de questions ou d'indignations, ce qui le met dans une position dégradée par rapport à la narratrice condescendante. À la fin du texte, la narratrice ose prononcer la phrase suivante : « La belle aventure est finie »⁶⁴ parlant de la situation des tirailleurs dans la Grande Guerre. Ni l'adjectif ni le substantif de cet énoncé ne correspondent à la souffrance, à la violence ou aux émotions suscitées par un tel conflit militaire.

Notre dernier exemple sera une blague qui frappe par sa simplicité outrageuse simplifiant une situation grave qui pourrait éventuellement coûter la vie d'un homme. C'est le mari de la narratrice Jean qui affirme :

« – Tu en as, de la chance, d'aller faire de l'auto, lui assure-t-il, je voudrais bien être à ta place ! Tu feras courir tout le monde, avec ta sirène (Jean imite la sirène). C'est très amusant ! Et puis tu écraseras comme des mouches toutes les vilaines choses qui embarrassent les routes : les chiens, les moutons, les vieilles femmes »⁶⁵.

Ainsi, Jean essaye d'encourager et en même temps de consoler un tirailleur, Baïdi, qui doit partir au front. Néanmoins, sa façon d'imposer sa vision – probablement inconsciem-

⁶² *Ibid.*, p. 57.

⁶³ *Ibid.*, p. 173.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 252.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 82.

ment⁶⁶ – moqueuse de la vie des tirailleurs sénégalais banalise la vraie expérience de Baïdi. Dans le sous-chapitre suivant, nous démontrerons pourquoi qu’il n’y a eu aucune protestation. Nous montrerons que cette pensée est engendrée non seulement par la propagande, mais également par les intellectuels de l’époque.

La vision de l’époque chez Lucie Cousturier

« *Que voulez-vous ? C’est pas la peine de s’en faire
et de s’abrutir à expliquer des choses.
Ils ne peuvent pas comprendre, ce sont des singes !* »⁶⁷

Un sergent de l’armée française, responsable des tirailleurs sénégalais, les dénomme ainsi pour souligner leur inaptitude à réaliser des processus intellectuels propres aux Européens, ce qui témoigne indiscutablement de l’image déshumanisante que la France avait à l’époque des Subsahariens. Nous avons abordé cette caractéristique attribuée aux tirailleurs sénégalais dans le sous-chapitre sur la propagande⁶⁸. La narratrice elle-même affirme d’une manière autocritique que la pensée des Français de son époque a été influencée par Arthur de Gobineau (1816-1882) qui a écrit un essai soi-disant scientifique : *Essai sur l’inégalité des races humaines*⁶⁹ posant le fondement du racisme scientifique du XIX^e siècle. Dans les autres parties du récit, la narratrice mentionne qu’à l’image du matériel visuel éducatif, elle utilise l’œuvre d’Onésime Reclus (1837-1916). Avec Gobineau, Reclus était l’un des sympathisants les plus férus et un des théoriciens reconnus de la colonisation française. L’histoire attribuée à Onésime Reclus l’invention des termes francophone et francophonie dans son texte *France, Algérie et colonies*⁷⁰, à savoir dans cette phrase iconique qui est en partie citée par les institutions francophones comme leurs fondements idéologiques : « Par contre, nous acceptons comme francophones tous ceux qui sont ou semblent destinés à rester ou à devenir participants de notre langue [...] »⁷¹. Voici la deuxième partie oubliée de cette phrase : « [...] Bretons et Basques de France, Arabes et Berbères du Tell dont nous sommes déjà les maîtres »⁷². Nous constatons que la question de la domination de l’Autre se perpétue dans le contexte intellectuel de Lucie Cousturier.

La narratrice mentionne également une autre source de ses connaissances liées à l’Afrique et ses habitants : l’*Histoire naturelle* de Buffon (1707-1788) qui entre autres dans ses textes, révolutionnaires par leur portée intellectuelle, affirme ceci :

⁶⁶ Nous attribuons cette tendance à réduire jusqu’à l’insignifiance l’expérience des tirailleurs sénégalais de la Grande Guerre à l’influence de la propagande. Comme nous l’avons démontré plus haut, une certaine propagande a créé ce fameux rire de tirailleurs, même en face de la mort portée par les armes de leurs ennemis.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 16.

⁶⁸ L’idée de la progéniture engendrée par l’union d’un singe et d’un Subsaharien était encore propagée durant l’exposition coloniale de 1931 qui a lieu à Paris. À voir l’affiche accessible sur : <https://imagesociale.fr/6188> (téléchargé le 9 septembre 2025). Saïda devait être le résultat de l’hybridation entre les espèces animales différentes.

⁶⁹ A. de Gobineau, *Essai sur l’inégalité des races humaines*, Paris, Didot, 6 volumes entre 1853 et 1855.

⁷⁰ Paris, Hachette, 1886.

⁷¹ *Ibid.*, p. 422.

⁷² *Ibid.*

« chargez donc encore le tableau si vous voulez comparer le singe à l'homme, ajoutez-y les rapports d'organisation, les convenances de tempérament, l'appétit véhément des singes mâles pour les femmes, la même conformation dans les parties génitales des deux sexes ; l'écoulement périodique dans les femelles, et les mélanges forcés ou volontaires des Nègresses aux singes, dont le produit est rentré dans l'une ou l'autre espèce »⁷³.

Lucie Cousturier décrit ainsi les connaissances insuffisantes de l'époque du peuple français, encore profondément plongé dans les idéaux racistes, qui fait face à l'arrivée des tirailleurs sénégalais parlant des langues inconnues, ayant des habitudes différentes et avant tout avec une allure et une apparence véritablement étranges, inclassables et insaisissables. Malgré cette absence évidente d'expériences, il y a plusieurs personnages qui ont l'impression de connaître les tirailleurs sénégalais plus qu'eux-mêmes, par exemple le lieutenant Duret qui affirme sans hésiter : « J'ai passé plusieurs années à Madagascar et j'en estime beaucoup les indigènes. Je crois qu'ils vous intéresseront. Ils sont plus dociles que les Sénégalais⁷⁴ et plus intelligents »⁷⁵. Inévitable, il se croit dans la position qui lui permet d'évaluer les nations entières. La narratrice présente une attitude douteuse envers cette assertion. De ce point de vue, nous considérons ce récit déconstruisant, parce que la narratrice renverse les valeurs enracinées de l'époque.

Et finalement, elle mentionne comme la source d'informations sur les cultures étrangères Paul Bert (1833-1886), médecin, homme politique et avant tout grand partisan de la colonisation française. Auteur prolifique sur la zoologie, le lecteur peut trouver les enseignements racistes à outrance : « Les Nègres, peu intelligents, n'ont jamais bâti que des huttes parfois réunies en assez grand nombre pour faire une ville ; ils n'ont point d'industries ; la culture de la terre est chez eux au maximum de simplicité »⁷⁶. Ces connaissances dont la narratrice est imbibée se traduisent par les assertions comme par exemple lorsqu'elle évalue l'activité cérébrale chez ses dits étudiants : « De 1918 à 1919, en une seule année, l'activité cérébrale de mes élèves de tous les âges s'est incroyablement précipitée. Elle ralentira, sans doute, faute de stimulants, sous les palmiers du pays natal : elle s'est fût accrue ici »⁷⁷. Sans donner une quelconque preuve, sans nuancer les cas particuliers, elle généralise ses expériences subjectives, la narratrice les applique à l'ensemble de ses étudiants – processus employé par la propagande coloniale.

Pour conclure ce sous-chapitre, nous constatons que malgré l'enracinement de la vision raciste du monde chez Lucie Cousturier, l'autrice déconstruit elle-même sa position, comme nous l'avons déjà remarqué :

⁷³ Buffon, *Œuvres complètes*, Paris, Vasseur, 1884, p. 390.

⁷⁴ Dans cet extrait, la majuscule est employée, pourtant il n'est pas clair si le personnage du lieutenant Duret parle des tirailleurs ou de vrais habitants du Sénégal. Cette confusion dans l'appellation est fréquente dans ce texte, par exemple à la page 181, la narratrice parle d'un cycliste sénégalais. Il est évident que ce terme est ainsi dépourvu de toute possibilité d'individualiser un homme.

⁷⁵ Cousturier, *Des inconnus chez moi*, *op.cit.*, p. 176.

⁷⁶ P. Bert, *Premières notions de zoologie : lectures à l'usage des élèves des établissements d'enseignement secondaire, des écoles normales primaires et des écoles primaires supérieures*, Paris, G. Masson, 1885, p. 92.

⁷⁷ Cousturier, *Des inconnus chez moi*, *op.cit.*, p. 124.

« J'en étais arrivée à craindre, tant la venue des noirs me plaisait, que leur couleur ne m'hypnotisât. Bien des fois, dans notre jardin, en me retournant au bruit des pas d'un visiteur, ma déception de lui voir un visage blanc fut telle que je me demandai si le noir n'avait pas pris à mes yeux une valeur esthétique trop grande. Étais-je un peintre si blasé ? Ou un amateur de curiosités anthropologiques ? Cela eût discrédité mon jugement et mes sympathies »⁷⁸.

Le côté anthropologique réel ou imaginé tracas la narratrice et elle cherche la réponse à ce doute concernant son engagement du côté des tirailleurs sénégalais. Elle questionne sa position dans les autres textes, par exemple dans son court récit autobiographique *La forêt du Haut-Niger*⁷⁹, elle dénonce la colonisation, les colonisateurs et leurs pratiques et pourtant elle voyage comme une vraie colonisatrice :

« L'administration me donne douze hommes. Six porteront mes bagages sur leur tête ; six autres, les hamacaires, me transporteront moi-même de cette façon : deux en avant et deux en arrière supportent de leur tête les petits côtés du toit long, en lattes et nattes, auquel est suspendu mon hamac. Deux autres suivront, déchargés, pour relayer alternativement le plus fatigué des deux couples de cariatides »⁸⁰.

Cette citation donne l'impression que la situation coloniale est pour un colonisateur conscient et égalitaire sans issue. Le théoricien tunisien susmentionné Albert Memmi appelle cet effet de la colonisation : « le colonisateur qui se refuse »⁸¹. L'auteur explique que le colonisateur ne peut pas refuser sa position dans la colonie où il arrive indéniablement avec des privilèges. En effet, la narratrice fait l'expérience cet effet. Dans la sous-partie suivante, nous aborderons une autre représentation des tirailleurs sénégalais que la narratrice a en commun avec la propagande de son époque.

Animalisation chez Lucie Cousturier, en effet miroir avec son époque

Comme nous l'avons déjà démontré, l'animalisation était un des processus récurrents dans la propagande visuelle. Héritée déjà de l'imaginaire esclavagiste, l'animalisation rendait le traitement inhumain des tirailleurs sénégalais pardonnable et même acceptable. En général, l'homme occidental se sentait différent de l'homme subsaharien. Dans *Des Inconnus chez moi*, nous trouvons de nombreuses métaphores et comparaisons animalières attribuées à la représentation des tirailleurs sénégalais. Un des rares articles académiques sur l'ouvrage de Cousturier que nous avons trouvé, rédigé par le susmentionné Kathy Comfort⁸², attribue la valeur positive à cette tendance d'animaliser les tirailleurs, sans la problématiser en mettant en relief les caractéristiques mélioratives des animaux utilisées dans cette figure de style.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 177-178.

⁷⁹ Cousturier, *La forêt du Haut-Niger*, *op.cit.*

⁸⁰ Cousturier, *Des inconnus chez moi*, *op.cit.*, p. 7.

⁸¹ *Ibid.*, p. 49.

⁸² K. Comfort, « Literary Portraits of World War I *Tirailleurs sénégalais* : Lucie Cousturier's *Des inconnus chez moi* (1920), and Raymond Escholier's *Mahmadou Fofana* (1928) », *Neophilologus*, n° 109 (2025), p. 1-15.

Par contre, nous remettons en question cette pratique avant tout dans le contexte des réseaux des influences, pratiques et pouvoirs coloniaux dont nous avons parlé plus haut.

L'animalisation sous forme de la métaphore ou comparaison est employé dans ce récit au moins 35 fois et la narratrice se sert de l'image de 12 animaux différents (les animaux les plus récurrents sont le chat, l'oiseau et le chien). Nous n'avons pris en considération que des situations textuelles, où l'imaginaire relié au monde animalier est explicite et indiscutable. Dans l'écrasante majorité des cas, c'est l'auteur qui utilise ce processus représentatif pour décrire le corps des tirailleurs sénégalais et plus particulièrement leur visage. Il est facilement soutenable de rapprocher le narratif de la propagande visuelle de l'époque et la corporalité animalisée chez Lucie Cousturier. Pour cette dernière, chaque animalisation distancie le tirailleur décrit de l'espèce humaine, il s'agit toujours d'une caractéristique qui le différencie de l'homme ordinaire. La narratrice animalise également l'écriture d'un tirailleur⁸³, Mekhtar Saar, pour mettre en évidence le fait qu'il lui est impossible de suivre la ligne. Ainsi, elle met en exergue son incapacité, liée au côté technique de l'écriture. Dans une autre comparaison, la narratrice se sert de bruits émis par un oiseau pour décrire la façon de parler d'un tirailleur, Ghibi⁸⁴. Elle emploie le mot gazouiller pour décrire la voix de Ghibi qui dans sa ville natale tient la position du chanteur, mais dans le même temps, il ne maîtrise pas la langue française. En conséquence, dans sa description, c'est le rythme qui compte et le définit et non pas l'articulation des mots concrets. Nous souhaitons nous arrêter sur une dernière métaphore animalière, particulière par son imaginaire et son côté inventif et original. La narratrice décrit la posture d'un tirailleur, Saër : « Ses gestes à la fois précis et distraits, comme extra-terrestres, me font penser à ces insectes qui tentent de continuer leur marche, sectionnés en deux »⁸⁵. Premièrement, la narratrice compare d'une manière absolument inattendue le tirailleur à un être hors de notre monde. En revanche, dans les autres parties du récit, elle essaie de décrire les tirailleurs comme des humains qui partagent le monde avec les autres et les faire sortir de cet inconnu, ce mystère, voire des ténèbres. Deuxièmement, la morbidité de l'image de l'insecte brutalise les mouvements de tirailleur.

Malgré l'animalisation systématique dans le récit⁸⁶, qui est probablement le résultat de l'appropriation inconsciente de la représentation idéologique propagandiste, la narratrice permet à un tirailleur, Amadou Hassan, de s'attaquer ouvertement à ce processus racisant visuel : « lé francés ils sont dire lé sénégalais qu'il faut donné cou de lamain pour gagné laguer alor tousle tirayer son mourir en france masi le francés ils sont regardé nous comme le sanimaux mais mon cher Madame lé Sénégalais sont mié (mieux) que leropéen »⁸⁷. Le tirailleur exprime en soi-disant petit-nègre (nous traiterons cette variante simplifiée de la langue française plus tard), les relations déséquilibrées entre la France et les tirailleurs, relation fondée sur l'exploitation des colonisés dans la guerre, occultée par la moquerie. Par contre, c'est une des rares voix critiques envers la métropole coloniale du côté des tirailleurs, parce qu'il y a des personnages qui adoptent cette vision dégradante propagée par

⁸³ Cousturier, *Des inconnus chez moi*, op.cit., p. 127.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 191.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 47.

⁸⁶ Lucie Cousturier continue à employer ce processus narratif dans les autres récits : *La forêt du Haut-Niger*, op.cit. p. 10. ou *Mon ami Soumaré, laptot*, op.cit., p. 33. Ce n'est que quelques exemples.

⁸⁷ Cousturier, *Des inconnus chez moi*, op.cit., p. 208.

l'Europe, par exemple Damba Dia qui écrit dans une lettre à la narratrice ceci : « J'ai fait beaucoup de faute mais seulement quand je trouve trois ou quatre femmes française comme vous je ne serai plus ignorant. Avant de vous connaître j'étais con comme les animaux maintenant je suis un peu mieux »⁸⁸. Encore une fois en petit-nègre, le tirailleur se compare à un animal pour les fautes qu'il a commises et met en valeur les intentions de Lucie Cousturier de l'éduquer et de le faire entrer dans la lumière intellectuelle, représentée dans ce cas concret par la maîtrise de la langue française. Revenons à ce sergent cité plus haut qui a également comparé les tirailleurs à des singes, Damba Dia ne fait alors que répéter les mots de son supérieur, tel un bon subalterne. Il est difficile d'en tirer des conséquences, nous pouvons simplement constater que la propagande a réussi à imposer l'image animalière avec toutes les caractéristiques qui lui sont propres, car nous avons des voix qui se dressent contre cette image et d'autres qui la perpétuent.

La voix prêtée aux tirailleurs sénégalais

Dans les sous-chapitres précédents, nous avons abordé d'une manière critique le récit de Lucie Cousturier, pourtant il est indispensable de mettre en évidence deux aspects. *Des inconnus chez moi* qui devance d'une manière importante son époque et aurait dû inscrire l'autrice dans l'histoire de la littérature française, ce qui n'est pas le cas, comme nous l'avons déjà démontré. Le premier procédé narratif, qui accentue le caractère exceptionnel de ce texte, repose sur l'attribution de la voix aux tirailleurs sénégalais et sur la retranscription de leurs énoncés en présentant au grand public un témoignage unique à l'époque de l'entre-deux-guerres. Elle restitue – au niveau symbolique – une partie de leur caractère humain, ôté par la propagande. Ils ont la possibilité de transmettre leurs histoires et de témoigner eux-mêmes de la Grande Guerre. Ainsi, elle permet aux tirailleurs d'exprimer leur propre opinion et, de cette manière, de se révolter contre les idées reçues de l'époque.

Ici, nous voulons mentionner un exemple qui relie ce sous-chapitre avec celui relatif à la propagande, à savoir le stéréotype qui cannibalise les tirailleurs sénégalais. Longtemps avant la Grande Guerre, l'Occident a déjà attribué le statut d'un anthropophage aux Subsahariens. La raison pourrait être simple : le cannibalisme est un crime que la société occidentale ne pardonne pas. Les sociétés cannibales réelles ou prétendues étaient dans l'histoire humaine démonisées et considérées comme condamnables et répréhensibles. La narratrice parle avec un de ses soi-disant étudiants, Toma Fôdé, et lui pose la question concernant la tradition cannibale chez lui. Sa réponse devait choquer le lecteur de l'époque :

« Hommes qui mangent les hommes ? Jamais j'avais entendu dire encore, dans mon pays, avant quitter là-bas. Dakar, première fois, j'ai entendu. Mais quand j'ai débarqué Bordeaux, mon vieux, là tous les civils, les hommes, les madames, les mademoiselles, les petits gosses, tout le monde il connaissait que les Sénégalais ils mangent les hommes »⁸⁹.

Sans contestation, le tirailleur est surpris et en même temps admet qu'il avait déjà été accusé d'être un cannibale, sans comprendre pourquoi, parce qu'une telle tradition lui est visiblement incompréhensible. De plus, il ajoute une histoire que dans un des camps

⁸⁸ *Ibid.*, 208-209.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 139-140.

d'hivernage, les tirailleurs sénégalais avaient entendu ce préjugé, mais l'avaient mal interprété en pensant qu'il y avait un vrai cannibale parmi eux suite à quoi, ils avaient peur d'être mangés par ce spectre imaginaire. Le renversement de ce stéréotype est particulièrement bien abouti, en le tournant en une histoire comique et dérisoire.

De plus, la narratrice ne se contente pas de redonner la parole aux tirailleurs, elle leur rend leurs noms en les notant dans son récit et en les reliant avec des vrais êtres humains et leur propre histoire. Ainsi, à partir de ce récit, une mémoire collective a pu être reconstruite, parce que les tirailleurs ont été individualisés. En conséquence, son texte se révolte contre l'anonymat des colonisés tant répandu dans la métropole coloniale en tant que stratégie oppressante. Elle inscrit dans son récit à peu près 40 noms⁹⁰. Quelques tirailleurs sont mentionnés pour des raisons différentes, ainsi certains ne peuvent pas, ou ne veulent pas, participer aux cours de français ou bien ils sont rapidement envoyés sur le front. La narratrice décrit la mort de quelques tirailleurs sénégalais qui étaient ses soi-disant étudiants. Elle nomme les morts en leur donnant la possibilité de ne pas être oubliés. Ainsi, elle humanise quinze tirailleurs sénégalais morts au cours de la guerre. Elle présente également les tirailleurs qui ont survécu et ont eu la possibilité de revenir chez eux. Il s'agit de Samba Penda, Ahmed Mamadou, Damba Dia et Ghibi Tangara⁹¹.

Ce processus d'attribuer des noms propres à des témoins silencieux d'une oppression et d'une exploitation longtemps et systématiquement occultées peut être considéré comme un geste décolonial.

Tirailleurs sénégalais face à la langue française

La question du français simplifié que l'on a enseigné aux tirailleurs sénégalais sous le nom de petit-nègre, dont la dénomination est humiliante pour son utilisateur en lui attribuant le caractère de sous-utilisateur, représente une double oppression des tirailleurs. Ce dialecte leur était imposé comme le seul moyen d'expression qu'ils pouvaient maîtriser avec leurs capacités mentales, avant d'être jugés à cause de la simplicité et de la naïveté de ce dialecte. Il faut souligner ici que ce jargon a été inventé par les locuteurs natifs de la langue française⁹². En conséquence, le petit-nègre était une preuve imposée de leur insuffisance intellectuelle. La narratrice se révolte contre ce jargon militaire qui est à nos yeux une des attitudes les plus révolutionnaires de ce récit. Elle se met à enseigner le français pour détourner les tirailleurs de l'utilisation de ce moignon du français. Lorsque la narratrice commence à donner des cours de langue française aux tirailleurs sénégalais, elle est ouvertement hostile envers les langues maternelles des tirailleurs, elle les appellent « dialectes »⁹³. Pour elle, les

⁹⁰ Lucie Cousturier continue à nommer les colonisés qu'elle a rencontrés dans les autres textes publiés, par exemple dans *Mes inconnus chez eux. Mon ami Soumaré, laptot*, *op.cit.*, p. 14.

⁹¹ La narratrice rencontre cet ancien tirailleur sénégalais pendant son voyage à Bamako : Cousturier, *Mes inconnus chez eux. Mon ami Soumaré, laptot*, *op.cit.*, p. 44.

⁹² Cette sous-langue a été décrite pour la première fois ici : M. Delafosse, *Vocabulaire comparatif de plus de 60 langues ou dialectes parlés à la Côte d'Ivoire*, Paris, Leroux, 1904, p. 263-265. Maurice Delafosse (1870-1926) était administrateur colonial français, anthropologue et linguiste. À la page 263 de ce texte, il a écrit ceci : « il [petit-nègre] est la simplification naturelle et rationnelle de notre langue si compliquée ». Il inflige au lecteur l'idée de l'infériorité intellectuelle des utilisateurs du petit-nègre qui ne pourraient pas maîtriser le français standard.

⁹³ Cousturier, *Des inconnus chez moi*, *op.cit.*, p. 85.

soldats subsahariens font preuve d'intelligence s'ils maîtrisent la langue française. Elle se considère comme bienfaitrice en transmettant la langue française correcte, elle incite ses soi-disant étudiants à amener les autres dans sa classe. Elle s'approprie rapidement la mission civilisatrice et se considère comme une femme-sauveur en assurant elle-même leur évolution complexe.

Il y a trois moments majeurs de ce récit que nous considérons déconstruisants et décoloniaux. La narratrice s'attaque à l'injustice systématique cachée derrière cet idiome militaire. Tout d'abord, elle explique la naissance du petit-nègre. Sa théorie n'est pas soutenue, elle est simplement prononcée en filigrane : « Les recruteurs ont su retrouver, pour rafler les noirs à travers l'Afrique, les bonnes méthodes prussiennes. Leurs instructeurs ont su généraliser un espéranto, ou "petit nègre", propre à la fabrication et à la livraison de soldats par les plus brèves voies possibles »⁹⁴. Cette explication semble plausible et ce qui est plus important est qu'elle dérègle l'inviolabilité et l'intangibilité de l'Europe coloniale, plus particulièrement de la France coloniale. Ensuite, elle parle⁹⁵ avec indignation et irrespect du tristement célèbre manuel du petit-nègre⁹⁶. Elle dénonce ouvertement la simplification exagérée de la langue française qui doit inévitablement abrutir les moyens linguistiques des tirailleurs sénégalais qui veulent s'exprimer dans cet outil mutilé.

En enfin, elle donne la parole à des tirailleurs qui définissent clairement la vraie fonction du petit-nègre dans la société française : « Les noirs ont appris, par les rires, que leur langage les ridiculise : "c'est français seulement pour tirailleurs", reconnaissent-ils, tristement. Un de mes élèves, plus malveillant, assure que "c'est des mots trouvés par les Européens pour se foutre des Sénégalais" »⁹⁷. Ils ont compris le véritable potentiel et l'usage de cette langue estropiée, surnommée éloquentement le français tirailleur. Dans la citation, le pluriel signifie évidemment la prise de conscience collective. Revenons rapidement vers l'affiche susmentionné de *Banania* qui porte la phrase emblématique en petit-nègre : « Y a bon ! » qui avec le sourire engendre le stéréotype du tirailleur sénégalais primitif et considérablement simple. L'image qui sera utilisée pendant des décennies – la marque ne sera obligée de se débarrasser de ce slogan qu'en 2011 – n'est-elle pas une preuve palpante de la véracité de ce que confirment les tirailleurs dans la dernière citation ?

Conclusion

« Mais je déchirerai les rires banania sur tous les murs de France »⁹⁸.

Le livre de Lucie Cousturier se termine par le départ de susmentionné Damba Dia qui veut rester à tout prix en France, ce qu'il ne peut faire pour des raisons qui ne sont pas expliquées. Il pleure son destin. Le départ est pour lui – semble-t-il – plus terrifiant que sa participation dans la Grande Guerre. En effet, cette histoire finale résume d'une manière complémentaire l'esprit de ce récit. Tout au long du texte, Lucie Cousturier se met dans la position de la « White-Woman-Savior ». Elle a l'impression que grâce à sa position, locutrice

⁹⁴ *Ibid.*, p. 103.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 104.

⁹⁶ Sans auteur, *Le français, tel que le parlent nos tirailleurs sénégalais*, Paris, Imprimerie-Librairie Militaire Universelle, L. Fournier, 1916.

⁹⁷ Cousturier, *Des inconnus chez moi*, *op.cit.*, p. 105.

⁹⁸ L. S. Senghor, « Poème liminaire », in *Œuvres poétiques*, *op.cit.*, p. 55.

native de la langue française, elle peut sauver les tirailleurs sénégalais de leur ignorance condamnable – d’après l’époque innée – de la langue française. Dans sa position de femme-sauveur, elle se croit imperturbable et sait ce qui est nécessaire pour les tirailleurs.

En conséquence, il s’agit d’un récit qui fait indéniablement partie de son époque, comme nous l’avons démontré dans plusieurs sous-chapitres. L’imaginaire de la narratrice est influencé par les idées reçues transmises massivement par la propagande coloniale. En ce qui concerne la terminologie, la narratrice ne distingue pas les dénominations appartenant aux différents registres de l’appréhension raciste. Il faut mettre en évidence que Lucie Cousturier appartient à une époque de l’histoire française qui était largement influencée par le racisme scientifique et par les représentations caricaturales – présentées comme réelles – des colonisés. Malgré cela, nous avons montré que le récit de Lucie Cousturier s’inscrit précocement dans le mouvement décolonial. Les tirailleurs sénégalais sont dépeints comme des êtres ordinaires, avec les défauts et les qualités individuelles.

De ce point de vue, *Des inconnus chez moi* est une œuvre unique en son genre, qui reprend certes des stéréotypes de son époque, mais en même temps permet de reconstruire l’identité de quelques tirailleurs sénégalais. Enfin, dernier élément, mais non des moindres, ce récit met en question la langue des tirailleurs, petit-nègre, honte que l’histoire tente depuis longtemps d’occulter. Pour conclure, la narratrice dénuce la réalité qui n’est souvent pas incluse dans les sources historiques accessibles, à savoir le quotidien⁹⁹ des tirailleurs sénégalais.

⁹⁹ Ici, nous avons voulu employer l’adjectif « authentique », mais nous nous sommes rendu compte qu’il serait invérifiable dans les sources auxquelles nous avons accès ce qui est en réalité une autre preuve de cette volonté à effacer les traces de cette histoire.